Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 1 (1906)
Heft: 42

Artikel: Feuilleton du Pays du dimanche : Honneur pour Honneur
Autor: Stéphane, Marie
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-256307

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Dimanche, 21 octobre 1906 | N° 42 | Première année

POUR TOUT AVIS et communications S'adresser à la rédaction du

LE PAYS DU DIMANCHE

Pays du dimanche à Porrentruy — TELEPHONE

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

Les Masques rouges

La ville d'Azùl est un centre relativement important de la province de Buenos-Ayres, qui compte une population de 8000 habitants environ; située sur le chemin de fer du Sud, dont elle est une des stations les plus importantes, elle fait un grand commerce de blé, de maïs et de bétail.

Des fermes importantes et des estancias couvrent son territoire sur une étendue de plus de 10, 000 kilomètres carrés.

A l'époque du séjour que j'y fis en 188.. il n'était bruit dans la ville d'Azùl et dans le reste du pays que des exploits de la bande de brigands connue sous la dénomination des « Masques rouges », par suite de l'habitude des bandits de se couvrir le visage d'un mouchoir rouge lorsqu'ils allaient en expédition.

Ces salteadores opéraient toujours de la même façon. Renseignés, on ne savait par qui ni comment, ils connaissaient le jour précis où le fermier ou l'estanciero (éleveur de bétail) avait fait une vente importante de ses produits.

Aussitôt, au nombre d'une vingtaine de cavaliers armés jusqu'aux dents, et masqués comme nous l'avons dit, ils, arrivaient subitement, pendant la nuit, devant l'habitation du propriétaire qu'ils voulaient dévaliser. En cas de résistance, ils n'hésitaient pas à massacrer maîtres et serviteurs.

Usant des procédés pratiqués autrefois par les chauffeurs de sinistre mémoire, ils soumettaient à la torture du feu le propriétaire de la maison, si ce dernier ne voulait pas désigner l'endroit où il gardait son argent.

Bref, l'épouvante régnait partout à la campagne, car la police, la gendarmerie et les autorités n'avaient pas réussi, depuis deux ans que duraient ces déprédations, à mettre la main sur un seul des malfaiteurs, malgré la prime importante promise à la personne qui donnerait même un simple renseignement exact sur les bandits anonymes.

Comme un coup de foudre, la vérité éclata par le plus grand des hasards, et sur la découverte qu'en fit un jeune garçon de douze ans.

Qu'on juge de la stupéfaction de la population lorsqu'elle apprit qu'au nombre des « Masques rouges » se trouvaient des personnages considérables de la ville d'Azùl, et à leur tête... le juge de paix !

Ce sont les circonstances romanesques de cet événement dont nous fûmes témoins que nous rapportons ici.

Don Antonio P.., dont nous ne désignerons pas le nom autrement, par égard pour les membres de sa famille, l'un des plus riches négociants en *frutos del païs* (produits du pays) donnait une fête dans la belle maison qu'il venait de faire construire près de la « place du Gouvernement ».

L'occasion de cette réjouissance était le prochain mariage de sa fille, la belle senorita Isabella, avec le fils du directeur de la Banque de la Province, un avocat de grand avenir politique.

Les invités plus âgés qui n'avaient pas pris place aux tables de jeux, discutaient avec animation sur le sujet à l'ordre du jour.

Cette fois encore il était question d'un nouvel exploit de *Masques rouges* qui depuis quatre mois n'avaient pas fait parler d'eux.

Huit jours auparavant, la ferme d'un des principaux colons de Niévas, une colonie agricole située à douze kilomètres seulement de la ville, avait été assaillie pendant la nuit, et le malheureux fermier qui avait essayé de résister avait été tué d'un coup de révolver à la tête.

Le but de l'expédition avait été l'enlèvement de 6 000 piastres nationales (30 000 francs) encaissées le jour même pour la vente d'une importante récolte de blé.

Le juge de paix du *partido* (département) qui se trouvait au nombre des interlocuteurs paraissait le plus animé contre les malfaiteurs ; il accusait de complicité les habitants de la campagne et surtout les *peons* (domestiques) errants qui vont de ferme en ferme pour y trouver du travail.

Quant à lui, magistrat, il avait fait tout son possible pour mettre la main sur les bandits ; ses agents parcouraient le pays, s'informant, questionnant, arrêtant les gens suspects, les vagabonds.

Mais, que voulez-vous ?...

L'association des *Masques rouges* paraissait si bien organisée qu'à moins de violer toutes les libertés des citoyens on ne pouvait en découvrir le mystère.

Enfin, la municipalité venait de décréter une nouvelle prime de 2 000 piastres en faveur de celui qui dénoncerait les coupables, et l'on espérait qu'un de leurs propres complices serait tenté par la forte somme.

— N'importe ! conclut un des assistants, c'est une honte pour les autorités de l'Azùl que de n'avoir pu encore saisir les coupables... Il faut pourtant espérer que les agents du Pouvoir fédéral s'en occuperont si cela devient nécessaire...

— Ainsi soit-il ! approuva le juge de paix en souriant d'une façon enigmatique et en se

---

Feuilleton du *Pays du dimanche* 40

Honneur pour Honneur

par Marie Stéphane.

Le visage de la jeune fille passa du blanc au pourpre.

— Mais c'est à peu près fini, je crois ! C'est du moins ce que certains journaux disent. On en parle peu depuis l'entrée des troupes alliées dans la capitale, du reste, répondit le banquier d'un ton indifférent.

— Les journaux dont vous parlez sont malheureusement fort mal renseignés, mon cher oncle. Il est encore bien des quartiers dans Pékin où il serait d'une grosse imprudence de s'aventurer sans escorte ; sans parler d'autres points de la Chine, où les boxers cachés dans les brousses donnent du fil à retordre aux troupes européennes et font chaque jour de nombreuses victimes.

Tous les regards se tournèrent vers le marquis.

— Connaissez-vous quelqu'un faisant partie de l'expédition ? interrogea vivement M. de Montbrun.

— Oui, Robert de T..., un ami de collège, presque un frère. Nous n'avons jamais cessé de nous écrire très régulièrement depuis que nous avons quitté Polytechnique.

Mme de Verneuil exclama :

— Mais c'est charmant ce que vous nous dites là !... Conservez-vous toutes ces épîtres, Guy ? Elles doivent être fort intéressantes, si l'ami en question a, comme vous, beaucoup voyagé.

— Robert a été, en effet, à peu près sous toutes les latitudes. Mais ce qui me rend ses lettres chères, c'est qu'elles sont toutes marquées au coin de la confiance et de l'amitié la plus sincère. Vous ne sauriez croire, ma chère tante, tout le bien que fait un mot venu du cœur, lorsque comme moi on a été privé, dès les premiers pas dans la vie, de la forte et douce tendresse d'un père et d'une mère.

Chantal leva un regard plein de sympathie sur le beau visage de son cousin.

— Je conçois ce sentiment et il vous honore, mon cher Guy. Usez donc plus largement de notre hospitalité, nous sommes tous ici si heureux de vous avoir parmi nous ! fit vivement le banquier.

Le jeune homme remercia.

— A propos de la Chine, reprit le baron, Lenorcy a donc demandé à faire cette campagne ? J'ignorais absolument son départ, je l'ai appris aujourd'hui seulement en rentrant chez moi où j'ai trouvé la carte qu'il a déposée pour prendre congé. Avez vous eu de ses nouvelles ?...

— Un mot seulement : il a pris une part très active au bombardement de Pékin où il

dirigeant comme par hasard vers le maître de la maison occupé à recevoir les compliments de nombreux invités à l'occasion du mariage de sa fille.

Quand les deux hommes furent en présence, ils échangèrent un rapide coup d'œil en regardant la pendule placée dans le fond de la salle, au-dessus de la porte.

Le bal, interrompu par le souper, ne cessa que lorsque danseurs et musiciens s'avouèrent enfin vaincus par la fatigue et, le signal de la retraite ayant été donné par les personnes les plus graves, l'exemple ne tarda pas à être suivi par le reste de l'assistance.

Peu à peu le vide se fit dans la fastueuse demeure, les lumières s'éteignirent une à une, pendant qu'au dehors les dernières ténèbres de la nuit luttaient contre les premières lueurs de l'aurore.

Le silence régnait partout... Cependant, si un spectateur attardé fut resté sur la place, il aurait vu, une demi-heure après la retraite des invités, s'ouvrir une petite porte de la maison de don Antonio P... pour livrer passage à deux individus vêtus comme des *gauchos* misérables, lesquels, après avoir écouté un instant, dans le silence de la nuit, disparurent dans une des larges voies non pavées qui avoisinent la place du Gouvernement.

Sur les bords de l'*arroyo*, ou rivière qui coule paresseusement le long des dernières maisons extérieures de l'Azul, s'élevait un *rancho* misérable, comme on en voit souvent aux abords des cités argentines : maisons ou plutôt chaumières sans valeur, abandonnées avec insouciance par leurs propriétaires qui vont chercher fortune en quelque autre endroit.

La masure dont nous parlons était déjà bien dégradée ; néanmoins elle servait depuis quelque temps d'entrepôt à un pauvre marchand d'*alfalfa* (luzerne) qui venait y déposer ses petites bottes de fourrage, avant de les offrir de maison en maison pour la nourriture de la vache ou de la chèvre qu'ont l'habitude de garder chez eux les petits ménages de l'Azul.

La marchandise du pauvre diable était si peu précieuse qu'il ne songeait pas même à l'enfermer en mettant une serrure à la porte d'entrée ; c'est pourquoi entrait qui voulait.

De cette facilité profitait une jeune garçon d'une douzaine d'années qui, deux ou trois fois par semaine, venait pêcher dans la rivière, en face du rancho.

Il paraît que l'heure favorable pour attraper le poisson était la pointe du jour car, pour être tout à portée, le garçon venait dormir là pendant la nuit qui précédait sa pêche.

(*A suivre.*)

L'hygiène du sommeil

« Sex horas dormire sat est », dit le vieux proverbe latin. « Dormir six heures est suffisant. » Il ajoute qu'on peut accorder sept heures de sommeil à l'enfant, mais que huit heures de repos bienfaisant ne sont nécessaires à personne.

Pourtant, combien sont nombreux ceux qui passent au lit plus de temps que cela !

Et l'on se plaint que la vie est courte, que les journées se succèdent trop vite et que l'on ne peut mener à bien la moitié de ses affaires. Que ne réaliserait-on pas en employant utilement le temps perdu.

Mais, sur vingt-quatre heures, on en passe communément trois à table et dix au lit, quand ce n'est pas davantage ; reste onze dont il faut défalquer les heures de flânerie. On voit combien est minime la part de l'existence consacrée au travail.

On mange trop et trop longtemps.

On dort trop aussi et, surtout, on dort mal.

L'hygiène voudrait que l'on se couchât à minuit pour se lever à six heures.

Bien peu, je crois, se conforment à cette règle.

Pour le plus grand nombre, l'existence est un perpétuel défi aux lois de la nature.

Il est des Parisiens qui, l'hiver, ne voient jamais le soleil.

Et, pourtant combien précieuse est son action sur notre système nerveux !

La lumière artificielle, au contraire, exerce sur lui une influence pernicieuse ; elle le débilite.

Le sommeil est le grand réparateur, mais à la condition de coïncider avec les ténèbres. Pris pendant le jour, il prédispose à la neurasthénie.

Il est nécessaire de dormir, mais opportunément et pas trop longtemps, car, en cela comme en tout, l'excès est pire que la privation.

En demeurant au lit plus qu'il ne convient on congestionne l'appareil cérébral et on trouble la circulation dans les enveloppes de la mœlle.

Conséquence : diminution de la force nerveuse et engourdissement de l'énergie musculaire. Qui ne connaît cet état pénible accompagné de lassitude générale et de lourdeur de tête, éprouvé par une trop grasse matinée ? Ne dormons donc que le temps strictement nécessaire, mais dormons bien.

Comment atteindre ce résultat ?

Tout d'abord se coucher régulièrement, chaque jour, à la même heure.

On a dit que la vertu est une habitude. C'est vrai, car l'habitude a pour résultat de tout rendre facile.

La toilette du soir terminée, il faut se mettre au lit sans hâte ; sitôt couché, éteindre la lumière et, surtout, ne pas lire, sous le prétexte fallacieux d'appeler le sommeil.

Rien n'est mauvais comme cette manie trop répandue de lire au lit.

Les lectures ainsi faites ne sont guère profitables ; le cerveau, lassé par le travail du jour, se prête mal à ce surcroît d'effort. Si le livre est assez attrayant pour vaincre l'inattention, le sommeil est mis en fuite.

Donc, point de lecture au lit.

« Io sleep, to dream ! », disait Hamlet. « Dormir c'est rêver ! »

Ce n'est pas vrai pour tout le monde. Nous ne nous souvenons, au réveil, que des rêves qui se sont produits pendant le sommeil léger.

Celui qui se souvient de ses rêves n'a pas dormi profondément de ce sommeil qui est une abolition complète de la conscience, le seul qui repose et répare.

Pour obtenir ce résultat, la position du dormeur qui se couche n'est pas indifférente.

Il ne faut pas s'étendre sur le côté gauche. Cette attitude gêne les mouvements du cœur et la circulation générale.

La meilleure position pour dormir, est le décubitus dorsal, la tête élevée, les bras allongés près du corps.

Ajoutons qu'ainsi la respiration est aisée et peut prendre sans entraves toute son ampleur.

Il est très important de s'habituer à respirer par le nez et non par la bouche ouverte, comme le font beaucoup de personnes. L'air, en passant par la bouche ouverte, qui n'est pas sa voie normale, dessèche les muqueuses et amasse sur les dents et sur les gencives une foule d'impuretés qui altèrent l'haleine et donnent, au réveil, cette sensation si désagréable connue sous le nom de « langue de perroquet ». On doit éviter de se trop couvrir au lit. Il est très bon de ne pas garder, la nuit, les mêmes vêtements de dessous que le jour.

On prendra pour dormir, des vêtements souples, légers, laissant bien libre le cou et les poignets. Pas de ceinture ni de liens d'aucune sorte afin de ne pas entraver la circulation.

Le lit sera dur, composé d'un sommier et

---

a eu la chance d'entrer sain et sauf ; il réside actuellement dans le quadrilatère européen, fit brièvement le banquier, répétant à peu près mot à mot le libellé du télégramme transmis par l'agence.

M. de Servannais cherchait son portefeuille.

— Lieutenant Lenorcy, dites-vous ?... Mais je crois que je puis vous donner de ses nouvelles. Il me semble que c'est le nom du compagnon d'armes dont Robert me parle précisément dans sa dernière lettre.

Chantal abaissa ses paupières pour que nul autour d'elle ne vit le trouble soudain de son regard.

— Ne vous donnez pas cette peine, Guy, les nouvelles dont je viens de parler sont arrivées aujourd'hui même, elles sont sans doute plus récentes que les vôtres ! interrompit le banquier désireux que la conversation ne se prolongeât pas sur ce sujet.

Le baron protesta :

— Je vous en prie... cela me fera plaisir d'entendre parler de ce garçon. On ne peut vous en dire que du bien, je suppose !

— En effet, Robert en fait le plus grand éloge.

Un sourire ému se joua sur les lèvres décolorées de la jeune fille dont le regard reconnaissant remercia M. de Montbrun.

— Voici, monsieur le baron, vous pouvez lire, il n'y a pas de secret, dit le jeune homme, en tendant déplié un mince papier chinois, couvert, d'un bout à l'autre, de lignes aux caractères fins et serrés.

— Merci, mon jeune ami... C'est un véritable journal, j'aime cette manière de tenir une correspondance.

Le baron parcourut tout d'abord des yeux la lettre qu'on lui présentait, visiblement de plus en plus intéressé à mesure qu'il avançait dans la lecture, jusqu'à ce que, sentant rivé sur lui le regard anxieux de Chantal, et arrivé à ce qui suit, il lut à mi-voix en se tournant vers la jeune fille :

Jeudi soir 29...

« Parti dès l'aube en reconnaissance avec le lieutenant Lenorcy, un caporal et deux soldats, nous chevauchons parmi des ruines et des débris de toutes sortes, environnés d'un silence de mort. Une odeur fétide de cadavres en décomposition monte du sol, la poussière soulevée par les pas de nos montures nous enveloppe d'un nuage noir et pestilentiel, tout est banalement triste et oppressif dans ce pays morne et dévasté.

Nous avancions avec les précautions que la prudence commande sur ce sol, en maints endroits miné par les Chinois, lorsqu'un sifflement de balles est venu soudain arrêter les gais propos de nos soldats. Un, deux, puis successivement trois, quatre, etc., etc., plus d'une cinquantaine de boxers sortent des brousses où ils se tenaient cachés, et nous entourent aussitôt en poussant leur féroce cri de mort.

(*A suivre.*)